



Nº. 22.



# JOURNAL DES DAMES ET DES MODES.

28 MAI 1820.

## LA PRISE DE TABAC.

Une jeune veuve d'environ 20 ans, ayant été appelée, il y a quelques années pour des affaires à Bruxelles, s'étoit logée dans une auberge; elle dinoit à table d'hôte et passoit ordinairement une partie de la soirée dans la salle à manger de l'hôtel. Elle s'appeloit Dorval, elle étoit précisément une de ces personnes que tous les hommes adoraient et toutes les femmes détestent; les uns disoient qu'elle étoit la plus aimable et la plus séduisante des créatures, les autres lui refusoient jusqu'au moindre titre à la beauté. Mais quelle que fût l'opinion de ces dames, on ne pouvoit nier que Mme Dorval n'exercât un pouvoir irrésistible sur les coeurs même les plus indifférens. Elle étoit trop petite pour avoir de la majesté; mais sa taille svelte et bien prise étoit un modèle de grâces; ses traits n'avoient point cette régula-



rité parfaite qui , aux yeux d'un critique sévère , constitue la beauté ; mais son teint brillant , ses yeux vifs et pleins d'expression , son sourire enchanteur en faisoient un objet dangereux pour tout homme sensible. Elle n'avoit encore été que quelques jours à l'auberge , lorsqu'à table d'hôte elle eut pour voisin un *gentleman* anglois ; celui-ci fut frappé de sa beauté ; peu familier avec le ton et les usages du pays , il lui adressa la parole et lui fit compliment sur ses charmes ; elle répondit avec autant d'esprit que de réserve. L'anglois que nous appellerons Milborne , fut séduit de plus en plus ; enfin , déterminé par l'isolement de la dame et ses manières engageantes , il lui proposa de l'accompagner au spectacle ; elle refusa d'un ton qui prouvoit évidemment qu'elle regardoit la proposition comme une insulte. — » Fort bien , dit Milborne , en sortant de sa poche une superbe tabatière ; prenez donc une prise de tabac. — Je n'en prends jamais , répondit la veuve d'un air piqué et en lui lançant un regard dédaigneux. — Tant pis , Madamé ; vous vous privez alors d'un des plus grands plaisirs qu'il y ait au monde. J'ai essayé toute sorte d'amusemens ; l'un m'a fatigué , un autre m'a causé du dégoût ; tel plaisir m'a donné du repentir , tel autre de la satiété. Enfin j'ai choisi un passetems dont je ne me lasserai jamais. Dans un moment de chagrin et d'ennui il m'arriva un jour de prendre une prise de tabac ; j'éprouvai du soulagement , et depuis 5 ans que j'en use je n'ai plus eu d'ennui. Je vous conseille , Madamé , d'essayer mon remède , pour dissiper l'humeur



que je vous ai causée malgré moi. — Je n'en ai pas besoin, répliqua la dame assez froidement; je ne suis pas tourmentée par l'ennui, et si je l'étois, il me semble qu'il y a d'autres moyens pour le chasser. — Nommez-les, Madame, s'il vous plaît. — La lecture, les méditations, les actes de bienfaisance, les plaisirs de société. — Ah! Madame, j'ai essayé tout cela; la lecture m'a endormi, les méditations m'ont causé la migraine: la bienfaisance est une belle chose, à la vérité, mais l'on ne sauroit s'en occuper du matin au soir; quant aux plaisirs de société, j'aurai l'honneur de vous dire qu'une partie de mes connoissances m'a trompé, et que l'autre s'est moquée de moi; ce qui, par parenthèse, ne m'a pas donné une idée bien favorable des hommes. Vous voyez, Madame, que je n'ai rien perdu en m'amusant à ma guise; et prenant une prise dans sa tabatière, il la présenta de nouveau à la dame.

Indignée de ce procédé qu'elle regardoit comme un excès de grossièreté impardonnable, la veuve se leva pour quitter l'appartement. » Non, ma belle dame, s'écria Milborne, vous ne sortirez pas en colère. — Je ne suis pas fâchée, répondit-elle, en cherchant à débarrasser sa main qu'il tenoit dans la sienne. — Ainsi, vous me pardonnez. — Oui, répliqua-t-elle d'une voix qui sembloit dire le contraire. — Fort bien; mais pour prouver que vous ne me portez pas rancune, prenez une prise. »

A ces mots, la jeune veuve n'y put tenir; elle fondit en larmes. Plusieurs cavaliers, témoins



de cette scène, s'avancèrent; l'un d'eux, le comte de S. . . . lui demanda avec hauteur pourquoi il avoit insulté la dame. Le *gentleman* prit feu sur le champ; il répliqua d'un ton provocateur, qui fit trembler Mme Dorval. Elle chercha à apaiser la querelle en protestant qu'elle ne se croyoit point offensée; mais ces messieurs avoient la tête trop échauffée pour se réconcilier facilement; ils dissimulèrent leur ressentiment jusqu'à ce que la veuve eut quitté la salle; mais à peine fut-elle sortie que la dispute se renouvela; en peu d'instans elle devint si violente qu'un combat singulier fut assigné pour le lendemain. C'est ainsi que pour une prise de tabac refusée par une femme, deux hommes qui ne manquoient ni de bon sens, ni de principes, alloient se battre en duel et laver dans le sang un affront imaginaire.

Le défi donné et accepté, ils se repentirent peut-être; mais il étoit trop tard, car les fausses idées sur le point d'honneur, qui sont malheureusement trop répandues parmi les hommes, ne leur permettoient plus de reculer. Ils se retirèrent; Milborne, après avoir écrit deux ou trois lettres, se promena à grands pas dans sa chambre, en réfléchissant aux suites inévitables du combat du lendemain.

Tout-à-coup une odeur de brûlé se fait sentir; il ouvre précipitamment la porte et voit l'escalier tout rempli de fumée. Sa première pensée fut pour les autres; il courut à tous les appartemens en criant: au feu. En peu d'instans, les habitans de la maison furent sur pied et se sauvèrent. Il



étoit tems, car les flammes perçoient déjà de tous côtés. Le premier individu que Milborne rencontra dans la rue fut son antagoniste. » Mon Dieu! s'écria-t-il, en le voyant, où est madame? Ils jettèrent autour d'eux des regards inquiets, elle n'étoit nulle part. — O ciel! dit l'aubergiste, elle est perdue, sa chambre est en flammes! — Vite une échelle, reprenoit Milborne. — Nous n'en avons pas, et si même nous en avions une, elle ne serviroit à rien; vous péririez sans espoir de la sauver. — J'essayerai du moins, répliqua l'anglois; son adversaire, effrayé du danger imminent auquel il s'exposoit cherche à le retenir; mais s'arrachant de ses bras il se précipite dans les flammes.

Il est perdu! s'écrièrent tout d'une voix les spectateurs. — Non, non, dit le comte de S...; Dieu ne souffrira pas qu'il périsse; et il courut chercher une échelle qu'il se rappeloit avoir vue le matin à peu de distance de l'auberge. Il fut assez heureux pour la trouver; on l'appliqua contre la fenêtre à laquelle on apercevoit Milborne qui tenoit la veuve dans ses bras.

» Dieu soit loué! s'écria l'anglois avec enthousiasme, en descendant l'échelle avec le doux fardeau qu'il portoit. Dieu soit loué! répètent en chorus tous les assistans avec un sentiment de joie mêlée d'horreur, lorsque le plancher de la chambre de Mme Dorval s'écroula avec un fracas épouvantable. Milborne l'ayant trouvée sans sentimens dans son lit, l'avoit enveloppée dans une couverture et préservée ainsi de tout accident; lui-même



me étoit brûlé à plusieurs parties du corps. Il l'abandonna aux soins des femmes, et lorsqu'on se fut assuré que personne n'avoit péri, lui et le comte allèrent chercher un logement pour Mme Dorval; ils furent promptement de retour et sur-le-champ ils y conduisirent la veuve. Quoiqu'elle parlât avec difficulté, elle demanda à voir son sauveur dans la matinée suivante. Les deux cavaliers, après s'être serré la main avec cordialité, se séparèrent pour aller prendre quelque repos.

Le lendemain matin, Milborne rendit visite à Mme Dorval. » Ah! mon sauveur, s'écria-t-elle en l'apercevant; et prenant ses deux mains dans les siennes: que vous dirai-je, continua-t-elle avec attendrissement, comment vous exprimer toute la reconnaissance que je vous dois? Non, jamais je ne pourrai... — Bagatelles que tout cela, mais prenez une prise, » dit Milborne en l'interrompant avec une gaieté affectée qui cachoit mal l'émotion que faisoient naître dans son coeur les paroles expressives de Mme Dorval. Mes lecteurs croiront sans peine que pour cette fois elle accepta. » Ne trouvez-vous pas mon tabac excellent, continua Milborne. — Oh! excellent, répondit-elle, lorsque l'éternuement causé par le tabac fut passé. — Je savois bien, reprit-il avec un air de triomphe que vous finiriez par l'aimer, si jamais vous gagniez sur vous d'en goûter; mais ce n'est rien que cela, j'ai sur moi des échantillons de toute sorte de tabacs, et plusieurs que j'ai mis en vogue moi-même ont été fabriqués sous ma direction; vous les essayerez tous. »



La belle veuve se seroit volontiers passée de donner cette marque de sa reconnoissance , mais que pouvoit-elle refuser à son sauveur ? Nous ignorons jusqu'à quel point elle apprit à se connoître en tabacs ; mais quelques jours plus tard , Milborne trouva que son goût habituel avoit été remplacé par un penchant plus sérieux ; en un mot , les jolis yeux de la veuve lui causoient une espèce de malaise que son amusement favori ne pouvoit plus dissiper. Un jour qu'il étoit tête à tête avec elle , il tomba soudain dans une rêverie profonde ; sa tabatière qu'il tenoit dans la main , roula sur le parquet. » Quel malheur ! vous avez versé tout votre tabac , s'écria Mme Dorval en se baissant pour ramasser la boîte. — N'importe ! répondit Milborne , en lui prenant la main ; c'est une bonne chose que le tabac ; mais je sens qu'il ne guérit pas de tous les maux. — Vraiment , repliqua malicieusement la veuve , depuis quand avez-vous fait cette expérience ? — Ce n'est pas d'aujourd'hui , Madame ; depuis trois jours , j'ai usé ma quantité ordinaire de tabac , mais je n'ai pu vous bannir de ma tête ; votre image me suit partout. Je vois clairement qu'il n'est qu'un moyen d'arranger la chose , c'est ou de vous épouser , ou de prendre la fuite. Qu'en dites-vous , ma chère dame ? — Fuyez donc , pour échapper au danger , » répondit la veuve. Mais qu'est ce que signifient les paroles d'une femme lorsque ses yeux donnent le démenti à son langage ? Milborne choisit la première alternative , et il fit bien ; il continua ses poursuites avec ardeur , on finit par des explica-



tions mutuelles. L'anglois étoit riche , bizarre , mais d'un caractère noble et généreux ; la veuve étoit vertueuse, bien-née et sans fortune. Rien ne s'opposoit à l'union qu'ils désiroient l'un et l'autre ; ils s'épousèrent. et après deux années de mariage, Milborne étoit l'heureux père de deux aimables enfans ; leurs innocentes caresses et les tendres égards de son épouse adorée l'occupoient tellement , que l'ennui lui devint étranger ; on assure même qu'il renonça tout-à-fait à sa tabatière.

*(Traduit de l'anglois par J. P. L...)*

---

#### P A R I S.

Il est deux genres de luxe qui peuvent se nuire mutuellement si on les employe mal-à-propos. C'est celui des tableaux et des riches tentures d'appartement. Voulez-vous les favoriser sans blesser vos intérêts ni le bon goût ? Consacrez comme M. C..., une pièce aux peintures et une autre aux étoffes de Lyon ou de Tours ; ou plutôt faites comme M. L..., placez de bons tableaux sur de belles soieries à fond uni : l'artiste et le manufacturier y trouveront leur compte.

---

Hamilton, qui nous peint d'une manière si piquante, la cour de Charles II, Roi d'Angleterre, donne la description d'un exercice qui occupa quelque tems les dames les plus distinguées. Il falloit mettre dans sa bouche une petite mèche allumée, et faire un tour de chambre, en la tenant serrée entre les dents, sans la laisser éteindre.



Ce jeu est très-facile. Samedi dernier, j'étois chez des dames qui en firent l'essai : presque toutes y réussirent, en employant des brochettes de bois, embrasées par un bout. L'on montre de cette manière la beauté de ses dents, et les jolies femmes ne perdent rien à cet exercice, qui sembleroit devoir être celui d'un latin, surtout, lorsqu'on le fait dans l'obscurité. Quant aux grandes bouches, elles peuvent bien alors être comparées à des *lanternes*, comme celle de l'aimable auteur que nous venons de citer, s'il faut en croire à son récit.

---

Autrefois les personnes qui possédoient des cartes géographiques ; et à part les ingénieurs et les maîtres de poste, le nombre en étoit petit. Ces personnes, dis-je, les clouoient tout simplement contre le mur, ou les colloient sur de la toile ; aujourd'hui on les met sous verre et on les encadre comme les meilleures estampes. Est-ce amour du luxe ou amour de la science ?

---

Nous avons vu le 13 mai, la plus belle glace qu'il y ait en France ; elle a dix pieds passés de haut sur neuf de large. Son poli est si parfait et sa teinte si douce, que toutes les femmes y paroissent jolies. Cette raison nous empêche de dire où elle est. Ce seroit à qui l'auroit. Nous ajouterons seulement que le même lieu renferme les deux plus beaux vases de cristal à pointes de diamans, qu'on ait jamais vus dans la capitale.



Un jeune poëte de notre connoissance disoit à ce sujet: Je fais des élégies parceque je me promène dans l'allée des Veuves, et des satyres parceque j'habite un quatrième; mais au milieu de ces glaces, de ces lustres et de ces cristaux je sens que j'écrirais des contes comme les Mille et une Nuits.

Une affaire assez singulière a égayé il y a quelques jours l'audience de la 3<sup>e</sup> chambre du tribunal de première instance. M. le docteur G..., médecin célèbre, a fait assigner en paiement de 107 visites une certaine M<sup>me</sup> Brisban, dont la figure est plus jolie que le nom n'est harmonieux. Les juges ont fait comparoître devant eux les parties; la dame a prétendu que M. le docteur lui avoit fait beaucoup de visites et au moins autant de complimens; mais le tout comme ami. Le médecin, au contraire, prétend avoir guéri la dame de plusieurs maladies qu'elle soutient n'avoir pas eues. Il appelle à témoin les ordonnances dont le pharmacien est dépositaire, et fait observer que la thériaque et les eaux de Sedlitz n'ont pas été jusqu'à présent des moyens de séduction. Le tribunal, sacrifiant la galanterie à la prudence, a condamné le beau sexe et donné gain de cause à la faculté. Le public glosait. Des audacieux osoient dire qu'en bonne justice le docteur auroit dû être condamné à payer les visites. D'autres plus modestes demandoient à M. G..., si un jeune aveugle fort connu n'avoit pas été pour quelque chose dans cette affaire. La justice a parlé, on



s'est tu; car si elle ne dit pas toujours la vérité, elle est toujours censée la dire.

~~~~~

LES DEUX JOKEIS.

La nature vient de poser une ceinture de fleurs sur la robe brillante qu'elle prend au mois de mai: elle conduit les chœurs des nymphes, leur montre du doigt les branches auxquelles est suspendu l'espoir d'une abondante récolte, et l'air résonne au loin des accords champêtres du chalumeau, et des cris de joie des bergers... Sans métaphore, nous voici au printemps, et pour aller danser à la maison de campagne, on quitte l'hôtel de Paris dont les fenêtres ne s'ouvrent pas sur un parc; on fuit cette capitale dont les salons sont insignifiants, faute d'acteurs, et dont les spectacles sont transformés en serres chaudes. Le riche banquier de Lev... qui n'admire sincèrement la nature qu'à l'Opéra, a cependant comme tout autre l'habitude d'émigrer à cette époque. Samedi dernier il m'annonçoit par une petite lettre dorée sur tranche, ornée de vignettes et couverte de moiré, qu'il étoit las du luxe de la ville, et qu'il vouloit aller voir bondir les moutons, et surveiller les mœurs de ses bons paysans. Puis il m'invitoit à le suivre, et sans chercher une transition, au moins nécessaire, il ajoutoit (afin, disoit-il, de me tranquilliser), que ses cuisines étoient parties depuis trois jours; que des coffres alloient l'accompagner remplis des antiquités les plus précieuses de ses caves, et que tous ses marchands de



Paris, soit en modes, soit en nouveautés, avoient ordre d'établir avec le château les communications les plus promptes. Il étoit facile de conclure de tout ceci qu'au moyen des écuries de M. de Lev..., on alloit rouler tout Paris jusqu'aux champs. J'aurois préféré trouver la nature où je n'allois sans doute encore rencontrer que l'art ; j'acceptai toutefois, et me présentai le lendemain dès midi au lieu fixé pour le rendez-vous.

M<sup>me</sup> de Lev... qui n'habite jamais la campagne que lorsque monsieur est à la ville, avoit décidé contre l'ordinaire qu'elle seroit de la partie : aussi la calèche de voyage étoit-elle remplie de cartons, de cahiers de musique, et ce fut avec bien de la peine que nous parvinmes à nous y placer : trois domestiques seulement nous accompagnèrent ; Julie, la femme-de-chambre, Roustan, jokei de monsieur, et Narcisse, jokei de madame. Ces deux derniers attirèrent seuls mes regards, et grâce au silence obstiné que les époux gardèrent pendant toute la longueur du chemin, silence occasionné par une de ces petites querelles conjugales qui surviennent toujours au moment d'un départ, j'eus tout le loisir désirable pour établir le parallèle suivant :

Roustan né dans le midi de la France, mais de race moresque, a le teint basané, les cheveux bruns, l'oeil ferme, et toute son *habitude*, tous ses mouvemens sont empreints de force et de vivacité : il doit être dans sa trente-cinquième année. Narcisse compte à peine quatre lustres : deux grands yeux bleus se détachent sur son teint



de lys et de roses, de beaux cheveux blonds tombent en boucles sur son front épanoui. Avec plus d'expression dans la figure, plus de mobilité dans les traits, on croiroit voir un Apollon; c'est Hyacinthe, l'ami de ce dieu.

Roustan salue M<sup>me</sup> de Lev... comme salue la livrée, sans porter la main au chapeau, seulement par une profonde inclinaison; mais il n'obéit à aucun de ses ordres, et paroît ne pas l'entendre lorsqu'elle commande. Cependant elle fit changer l'ordre de rester à l'hôtel que son époux avoit donné à Roustan, et il fut arrêté qu'il monteroit derrière la calèche. Il me fut facile de deviner au peu de services que ce domestique rendoit à sa maîtresse, et à la résistance que fit son maître quand on parla de le faire suivre notre caravane, que madame craignoit seulement qu'en restant à Paris, il ne rendit de trop bons offices à monsieur. Je surpris d'ailleurs ces mots qu'il prononça à voix basse: » Ne craignez rien, monsieur, mes bottes et *l'alexan* sont partis; toutes les nuits je viens à Paris; » et je crus m'apercevoir que cette phrase rassurante avoit bien plutôt déterminé M. de Lev... à céder, que toutes les prières de son épouse.

Narcisse paroît craindre monsieur plus que madame, et il seroit volontiers l'exécuteur fidèle de ses moindres volontés; mais rarement le banquier lui adresse la parole. Seulement il le persifle lorsqu'il lui arrive de jeter sur Mlle Julie ses grands yeux à sentimens, et il ne cesse d'intimider ce jeune enfant, que si Madame lui impose silence. On croi-



roit même que son seul but est de faire remarquer à son épouse les dispositions de son protégé, et si l'on y mettoit quelque malignité, on croiroit à la mauvaise humeur que ne peut alors dissimuler Mme de Lev., que le trait porte, et que le but est parfaitement rempli.

M. de Lev. se plaça sur le devant de la calèche, à côté de la femme-de-chambre; on me força d'accepter la place d'honneur au fond, et sur le même coussin que Madame. Roustan monta derrière, et l'on s'inquiéta fort peu si la voiture que trainoient deux chevaux attelés et un troisième en arbalète, ne rouleroit pas trop vite et trop longtemps pour qu'il pût ainsi monté supporter les secousses du voyage. Pour Narcisse, il avoit sa place sur le siège du cocher, et j'ignore s'il dut en remercier seulement le hazard, mais il se trouva qu'un oreiller de soie garni de l'édredon le plus doux n'avoit pu trouver place dans la voiture, et qu'on l'en changea en lui permettant toutefois de s'asseoir dessus.

Nous partîmes: on s'observa d'abord de part et d'autre, et bientôt, comme si les yeux s'étoient chargés de la négociation, on sembla s'être fait de mutuelles concessions. Monsieur voulut bien s'occuper de l'agaçante Julie, mais avec ce mélange de réserve et de familiarité que l'on observe envers un inférieur. Madame ne gêna en rien son époux qui, par reconnaissance de tant de liberté, se garda de retourner la tête, et de s'apercevoir que Narcisse ne cessoit de retourner la sienne. Soit modestie, excès de timidité, soit que Narcis-



se est dans cet âge où les sentimens ne sont point le résultat d'un calcul, et où l'amour ne peut naître sans amitié, il me parut plus mécontent des agaceries que souffroit la suivante, que satisfait des regards obligeans que lui adressoit sa protectrice.

J'étois le seul qui eût assez de loisir pour prendre quelque intérêt à Roustan. Je venois, afin de faire diversion, de m'informer s'il étoit encore avec nous, quand nous le vîmes nous dépasser, monté sur le cheval d'une jolie paysanne qu'il tenoit devant lui, et à laquelle il distribuoit autant de caresses qu'au malheureux coursier de coups de pieds. Ils sembloient en bonne intelligence, et le jokei ne craignoit point les yeux d'un maître qui en semblable occurrence n'avoit sans doute pas redouté les siens.

Point de partie de plaisir sans accidens. Je ne sais si l'on peut appeler ainsi notre voyage, mais au moins eut-il sa catastrophe. Le ciel le plus serein se couvrit d'un voile sombre, et un orage complet menaça de nous inonder. En un instant Roustan se couvrit d'un large manteau sous lequel il enferma sa jolie compagne de voyage, qui dut se perdre dans ses larges plis: Mme de Lev. fit placer auprès d'elle Narcisse, qui, descendu dans l'intérieur de la calèche s'étoit déjà blotti à côté de Julie. On se ferma de tous côtés, et l'obscurité du lieu jointe à celle du ciel rendit notre position beaucoup plus intéressante.

Nous arrivâmes sur la fin du jour au château. On distribua les logemens. Mme de Lev. vouloit



placer Roustan sous la clef du fermier. Son mari lui fit observer que les chevaux avoient fatigué et que son jokey devoit cette nuit rester près d'eux. Madame y consentit, mais, en revanche, elle demanda que son Narcisse, dont la santé étoit assez foible depuis quelques jours, eut un lit près de son appartement, afin qu'il pût recevoir à tems des secours de sa femme-de-chambre. Ce second article fut accordé, comme le premier, sans discussion.

On étoit fatigué: on se sépara de très-bonne heure. Je restai dans le parc à jouir d'un beau soir après un jour d'orage. A minuit, comme je rentrois au château, je vis un cheval tout sellé à la petite porte. Je me doutai bien que c'étoit le *coursier alezan*, et que Roustan n'étoit pas loin. En traversant le corridor où se trouve la chambre de Madame, j'aperçus quelqu'un qui se glissoit dans l'ombre: *bon soir, cher hôte*, dis-je à demi-voix; on ne répondit rien.... J'entendis au même instant un coup de fouet, et le galop d'un cheval qui passoit sur la grande route.

(La suite à un prochain numéro.)

#### UNE VILLE DE PROVINCE EN 1820.

C.....e, le 14 mai 1820.

Tu regrettois de me voir partir, ma chère Juliette, tu me croyois condamnée à la tristesse et à l'ennui; combien tu étois dans l'erreur! Je ne me suis jamais autant amusée que depuis que j'habite cette petite ville; pardonne-moi cette franchise.



chise. Elle ne porte aucune atteinte à mon amitié pour toi, puisque je suis certaine de te revoir à la fin du mois, et qu'en attendant je t'écris régulièrement par chaque courrier. Je t'ai déjà mandé de quelle manière flatteuse nous avons été accueillies ma soeur et moi; mais ce que je ne t'ai pas dit, c'est que mes cousins, accompagnés de plusieurs jeunes officiers qui font partie de la garnison, étoient venus à notre rencontre, une lieue en avant de la ville. En se voyant ainsi escortée par une brillante cavalcade, ma soeur, dont tu connois l'esprit romanesque, rêvoit déjà les aventures; elle s'imaginait que nous étions deux jeunes orphelines, qui allions prendre possession des domaines du feu seigneur notre père, ou plutôt deux châtelaines de haut parage, destinées à présider des cours d'amour. Ce qu'il y a de sûr, c'est que le soleil de mai, la verdure et les fleurs donnoient à notre marche un air de fête et de joie, qui nous faisoit oublier facilement les fatigues de la route. Un seul incident troubla un peu le plaisir que nous éprouvâmes en entrant à C...; Mesdames V..., dont la maison se trouvoit sur notre passage, piquées apparemment de nous voir aussi bien entourées, dirent assez haut pour être entendues: » Il en coûte de se montrer en calèche découverte; grâce au vent et à la poussière, elles ont l'air de folles! » Il n'en étoit rien; mais comme nous n'avions point de miroir de poche pour nous en assurer, nous fîmes une contenance pitoyable pendant toute la traversée de la ville. Ces deux dames que nous revîmes le lendemain en so-

\* \*



ciété, s'amuserent sans doute beaucoup de l'embarras qu'elles nous avoient causé ; mais leur triomphe fut de courte durée , car depuis , nous n'avons cessé d'être l'objet des hommages les plus empressés.

Tu sauras , ma bonne Juliette , que dans le 19<sup>e</sup> siècle , une ville de province n'est point ce qu'elle étoit dans le 16<sup>e</sup> , et peut-être dans le 18<sup>e</sup> ; la cuisine , chez les personnes aisées , y est aussi délicate qu'à Paris ; les équipages y sont aussi bien tenus , et la toilette n'y a pas moins d'élégance ; elle y est même plus constamment soignée , parce que les assemblées sont plus fréquentes et plus cérémonieuses ; à peine avons-nous osé nous servir jusqu'à présent de nos jolies redingotes et de nos bonnets du matin ; nos dames font , en se levant , une grande toilette pour aller à l'église ; elles se parent pour dîner en ville , et pour se promener dans la forêt ; mais tout cela n'est rien en comparaison des parures que l'on étale les jours de grande parade ; c'est à qui sera le plus brillant de nos belles et de nos lanciers ; en vérité , je n'oserois donner la palme ; tout ce que je puis dire , c'est qu'elle est bien disputée ; il y a dans cette charmante résidence , spectacle public et particulier ; bal deux fois par semaine et assemblée tous les soirs ; on y prend du punch et des glaces ; on y chante : *Au clair de la Lune* , et l'on y joue l'écarté à 20 francs. Nous avons de plus qu'à Paris , un air pur et des bois magnifiques. Envie notre sort ou plutôt viens le partager.

Ton amie Yvonne.



On s'étouffe à l'Opéra-Comique , pour voir , ou plutôt pour entendre les *Voitures Versées* , dont la musique est ravissante , et toutes nos petites-maitresses raffolent des variations du *clair de la lune*. Le grand Opéra brille d'un foible éclat à Favart. *La Dame Noire* n'a fait que passer à l'Odéon , qui va se hâter de donner l'*Artiste Ambitieux*. L'absence de Talma , de Mlle Duchesnois et de Mlle Mars , porte un coup funeste au Théâtre-François. Les théâtres du boulevard languissent , hors les jours où l'on joue les *Petites Danaïdes*. Lorsque la vogue des *Voitures Versées* sera passée , l'Opéra-Comique offrira l'*Amant et le Mari* , pièce en deux actes , dans laquelle un mari donne , dit-on , une leçon à une femme légère , le jour même de la cérémonie nuptiale. Il faut qu'un pareil sujet soit traité avec beaucoup d'adresse , pour ne pas déplaire au beau sexe.

L'*Invisible* a produit peu d'effet au Vaudeville ; on a cependant applaudi quelques couplets gracieux , notamment celui-ci :

Ain de *Julie* , ou le *Pot de fleurs*.

Etre mari , voilà ma seule envie ,  
En vain j'entends dire en tous lieux ,  
Que posséder femme jeune et jolie  
Est quelquefois bien dangereux.  
Pour faire naître mes alarmes  
De tels motifs sont trop légers....  
Je n'apperçois pas les dangers  
Qui sont cachés par tant de charmes.

---

#### MODES PARISIENNES.

Il n'y a guère que les chapeaux de paille et ceux de gaze métallique , dont la passe soit lisse.



Quand on ne trace pas des côtes sur les autres passes, on pince l'étoffe, de distance en distance, pour y attacher un noeud de ruban ou une fleur; on bouillonne même toute la passe, et à très-gros bouillons.

Le bord des passes est souvent garni de deux blondes, l'une cousue en dessus, l'autre en dessous: ni l'une ni l'autre ne forme des plis réguliers.

Autour de quelques chapeaux de paille blanche, une draperie de gaze unie, ou une écharpe de gaze-mosaïque passe dans des coulans de paille.

Le rose est toujours fort à la mode; mais on ne voit plus un aussi grand nombre de chapeaux couleur citron; la couleur lilas est plus souvent employée à doubler ou à garnir des chapeaux qu'à en former le dessus. Le goût pour le jaune paille n'a pas fait de progrès; mais on a repris le bleu de ciel.

On voit encore des coques sur quelques bonnets de lingère, mais pour les capotes de percale, la mode des coques de mousseline est passée; on n'en met pas non plus au bas des robes.

Nous avons parlé des garnitures formées de coquelicots enchassés dans des marabouts; une garniture plus remarquable, se compose de marabouts et de plumes couleur de feu, montées de manière à imiter des fleurs. Ces garnitures s'adaptent à des chapeaux de paille d'Italie.

Les fleurs des champs, le chèvre-feuille surtout et les coquelicots, sont en grande faveur. Il y a des passes dont le haut est tout couvert de chèvre-feuille. Les coquelicots se portent souvent sans mélange; il en est de même des roses. On a renoncé aux fleurs de fantaisie.

Non seulement on entaille les chapeaux de paille blanche pour faire passer le ruban qui doit les attacher sous le menton; mais souvent il y a,



de chaque côté de la forme, une demi-douzaine de languettes, qui proviennent de rubans introduits dans des fentes. Ces rubans sont, ou écossais, ou simplement rayés en travers, à grandes bandes.

Les modistes ne font plus de chapeaux à la Bolivar; et si l'on en voit de cette forme chez les lingères, ils sont destinés à des enfans.

Quelques robes de percale ont de petites basques en amazône, et, par devant, deux rangs de boutons disposés en V.

Beaucoup de robes sont faites à la Vierge, et se ferment par derrière avec une lacure ou un rang de boutons. On ne voit presque plus de pélerines. Outre les sautoirs de soie, il y a de petits fichus, simples ou doubles, en dentelle noire, et quelques demi-fichus blancs, brodés.

La pluie a rendu depuis quelques jours, les robes de couleur plus communes que les robes blanches; on en voit beaucoup de violettes: la garniture de quelques-unes est composée de quatre volans, placés deux à deux, et plissés à tuyaux plats. Entre le bord de la robe et les volans du bas, il y a l'espace de deux doigts; et entre le premier et le second rang de volans, un espace moitié plus considérable.

On ne porte point de voiles de gaze tout unis; mais il y en a à bordure. Cette bordure est composée de raies, ou de bouquets blanc sur blanc.

La frange qui garnit quelques ombrelles, est terminée par des boules de la couleur de la doublure.

— Coutil blanc, ou gris; voilà l'étoffe des pantalons. La taille des habits est encore plus haute qu'à l'ordinaire; et le collet descend plus bas. Le cran, entre le collet et le revers, est extraordinairement petit. Les boutons jaunes sont fort à la mode, surtout les boutons unis.

#### P A R I S E R M O D E N.

*Ausser den Paillehüten und denen von Metallgaze gibt es wenig Hüte mit einem glatten Schirm. Wenn man auf den andern Schirmen keine Rippen macht, so wird der Stoff hin und*



wieder zerknittert, um eine Bandschleife oder eine Blume darauf zu setzen; der ganze Schirm wird sogar in Puffen und zwar in recht grosse gelegt.

Den Schirmrand garnirt man oft mit zwei Blondes, wovon die eine unter, die andere auf denselben genüht wird; weder die eine noch die andere bildet regelmässige Falten.

Einige weisse Paillehüte sind mit einer Draperie von glatter Gaze oder einer Schärpe von Moiré, die durch Paillekouliessen geht, umgeben.

Rosa ist immerfort stark in der Mode; allein man sieht nicht mehr so viele citronengelbe Hüte; die Lillafarbe wird öfter zum Füttern und Besetzen der Hüte, als zum Obertheile verwendet. Der Geschmack für's Paillegelbe hat keine Fortschritte gemacht; aber das Himmelblaue ist wieder hervorgesucht worden.

Auf einigen Hauben der Lingères sieht man noch Muscheln; allein für Perkalcapoten sind die Muslinsmuscheln ausser Mode gekommen; auch setzt man keine mehr unten an die Kleider.

Wir sprachen von Garnirungen aus Klatschrosen, die in Marbutfedern eingerändert werden; eine noch merkwürdigere Garnirung besteht aus Marbuten und feuerfarbigen Federn, die vermöge ihrer Anordnung den Blumen ähnlich sehen. Diese Garnirungen kommen auf italienische Paillehüte.

Die Feldblumen, hauptsächlich Geißblatt und Klatschrosen sind äusserst beliebt. Es gibt Schirme, deren Obertheil mit Geißblatt durchaus bedeckt ist. Die Klatschrosen werden ohne Zusatz getragen; dasselbe gilt von den Rosen. Die Fantasieblumen sind abgekommen.

In die weissen Hüte macht man nicht nur Einschnitte, zum Durchlassen des Bandes, womit sie unter dem Kinn gebunden werden; sondern oft befindet sich auch an jeder Seite der Form ein halbes Dutzend Bandzückchen, die aus Spalten hervorkommen. Diese Bänder sind schottisch, oder auch nur mit breiten Querstreifen versehen.

Die Modistinnen verfertigen keine Bolivar-



hüte mehr, und diejenigen, welche bei den Lingers vorkommen, sind für Kinder bestimmt.

Einige Peralkkleider haben kleine Schöße, wie die der Amazonenkleider, und vorne 2 Reihen Knöpfe, die wie ein V geordnet sind.

Viele Kleider sind à la Vierge gemacht, und werden rückwärts mit einem Schnürsenkel oder einer Reihe Knöpfe zugemacht. Man sieht fast gar keine Pelerinen. Ausser den seidenen Umknüpfstücheln, hat man kleine, einfache oder doppelte schwarzspitzene Tüchel, und einige weisse, gestickte Halbtüchel.

Wegen der nassen Witterung gibt es seit etlichen Tagen mehr farbige als weisse Kleider; man sieht viele violette; die Garnirung von mehreren besteht aus 4 Falben, deren 2 und 2 beisammenstehen und die platt gefältelt sind. Zwischen dem Kleidrande und den untern Falben befindet sich ein zwei Finger breiter Raum, und zwischen der ersten und zweiten Reihe derselben ein Raum, der um die Hälfte grösser ist.

Man trägt keine ganz glatte Gazeschleier; aber es gibt welche mit einer Bordür. Diese besteht aus Streifen oder Bouketchen weiss auf weiss.

Die Franze, womit einige Sonnenschirme garnirt sind, geht in Kugeln von der Farbe des Futers aus.

— Der Zeuch für lange Beinkleider ist weisser oder grauer Zwilch. Die Taille der Röcke ist noch höher als gewöhnlich und der Kragen geht tiefer herunter. Der Einschnitt zwischen dem Kragen und dem Aufschlag ist ausserordentlich klein. Die gelben, hauptsächlich die glatten Knöpfe sind stark in der Mode.

EXPLICATION DE LA GRAVURE N°. 22.

Fig. 1. — Chapeau de gros de Naples, recouvert en crêpe, et orné de fleurs et de blonde. Robe de mousseline à côtes, garnie de cocardes pareilles. Sautoir de soie. Gants lilas. Souliers lilas.

Ein Grös de Napleshut, mit Krepp überzogen, auch mit Blumen und Blonde geziert. Geripptes Mufslinckleid, mit einer Garnirung von ähnlichen



Cocarden. Seidenes Umknüpftüchel. Lilla Handschuhe und eben solche Schuhe.

*Fig. 2. — Costume d'une très-jeune personne.* — Coëffure en cheveux; la natte nouée avec un ruban de satin. Robe de perkale, à la Vierge. Ceinture de gaze. Guêtres de batiste écrue. Chapeau de paille d'Italie.

*Anzug eines sehr jungen Frauenzimmers.* — Ein Haarputz, woran die Flechte mit einem Atlasband gebunden ist. Perkalkleid, à la Vierge gemacht. Leibbinde von Gaze. Kamaschen von rohem Battist. Ein italienischer Paillehut.

### È N I G M E.

Je suis un composé de vices,  
De perfection, de défauts,  
D'amour, de haine, de caprices,  
D'art, de talens, de biens, de maux.  
A mes dépens les Démocrites  
Ont de quoi rire et censurer;  
Et chez moi combien d'Héraclites,  
Ont sur moi raison de pleurer.

Je chéris la coquetterie,  
Et j'aime la simplicité:  
Je parle, je me tais, je crie,  
J'ôte, ou je donne la gaité.  
J'admets dans mon aréopage  
Des philosophes et des foux:  
Je ne conviens pas plus au sage,  
Que je n'amuse le jaloux.

On voit chez moi des parasites,  
Des gens probes, des scélérats,  
Des intrigans, des hypotrites,  
Quelques amis, beaucoup d'ingrats;  
De mes enfans pour mon ensemble,  
J'ai besoin de m'environner;  
Dès l'instant que je les rassemble,  
Je suis facile à deviner.

Le mot de l'Enigme du précédent numéro est:  
*Compliment.*

J. P. LEMAIRE, Redacteur.

De l'Imprimerie de J. C. F. DIEHL.



1820. *Costumes Parisiens.*

(22)





